

L'AUTORITE

Extrait de « La sociopsychanalyse de Gérard Mendel, Autorité, pouvoirs et démocratie dans le travail »¹ Claire Rueff-Escoubès.

L'autorité, sa nature et ses vicissitudes furent un des sujets d'étude privilégié par Gérard Mendel, d'abord au titre d'un des facteurs de cohésion des sociétés patriarcales dont le déclin a fait l'objet de *La révolte contre le père*², puis comme contrepoids particulier à un mouvement anthropologique indispensable au développement de la démocratie : l'appropriation par chacun d'un plus grand pouvoir sur ses actes. C'est encore l'autorité située dans un rapport quasi antinomique à la démocratie qu'il interroge dans ses deux (presque) derniers livres : *Une histoire de l'autorité, permanence et variations*³ et *Pourquoi la démocratie est en panne ? Propositions pour une démocratie participative*⁴, en passant par *De Faust à Ubu, l'invention de l'individu*⁵. Nous nous arrêterons donc un peu longuement sur ce sujet majeur.

Nature et formes de l'autorité : un peu d'histoire :

Terme polysémique, « autorité » donne lieu à nombre de confusions qui servent aujourd'hui les tenants d'un « retour à l'autorité » comme mode principal éducatif ou socialisant, retour que les profonds changements de société ne rendent plus pertinent en l'état. Après avoir passées en revue les différentes acceptions du terme, Gérard Mendel s'accorde à la définition qu'en donne Hanna Arendt : « *un pouvoir psychologique qui n'a pas besoin de recourir à la force pour obtenir l'obéissance* »⁶.

Là encore, le double regard du psychanalyste et de l'anthropologue ont permis à Gérard Mendel une approche au long cours du phénomène Autorité. Dans « *Pour décoloniser l'enfant, sociopsychanalyse de l'autorité* »⁷, il aborde en 1972 le sujet sur le versant de l'inconscient, pour mettre à jour les fondements de l'autorité et son lien structurel avec l'angoisse d'abandon, selon une lecture très Kleinienne des processus: angoisse née de l'état d'inachèvement sensoriel et surtout moteur du petit humain, dont la vie dépend ainsi de son environnement, particulièrement de sa mère. Les mouvements agressifs inhérents au fonctionnement psychique en réponses aux inévitables et nécessaires frustrations « apportées » par l'entourage, sont ressentis par le nourrisson comme le mettant au péril de représailles dramatiques : ne plus être aimé, c'est à dire dans une sorte de « œil pour œil » primitif, être abandonné. A partir de ce schéma de base tous mouvements, non seulement de protestation mais même de différenciation et d'autonomie, seront imprégnés de ce risque. L'autorité tire sa force interne de ce chantage inconscient : ou bien tu m'obéis et je t'aime, c'est à dire je reste auprès de toi et surviens à tes besoins vitaux, ou bien tu désobéis en t'opposant à moi et je t'abandonne, seul face à ton incomplétude, avec laquelle tu es incapable de vivre. Séquence fondamentale, « blessure anthropologique » pour Mendel, inscrite en tout un chacun et que réveillera répétitivement et inconsciemment toute situation sociale qui comprendra un « grand » (un enseignant, un chef de service, un patron, un policier) et un « petit » (un élève, un malade ou une infirmière, un

¹ La Découverte, Paris 2008, page 41 à 46

² Gérard MENDEL, *La révolte contre le père*, Payot, Paris, 1969.

³ Gérard MENDEL, op.cit.

⁴ Gérard MENDEL, op.cit.

⁵ Gérard MENDEL, op. cit.

⁶ Gérard MENDEL, *Une histoire de l'autorité*, op.cit.

⁷ Gérard MENDEL, *Pour décoloniser l'enfant, une sociopsychanalyse de l'autorité*, Payot, Paris, 1972.

employé, un homme ou une femme ordinaires), et ce d'autant plus que le « petit » sera isolé face au « grand ».

Les formes de cette dimension interne ont varié au cours des siècles, avec les changements des sociétés et des individus, comme Mendel en a approfondi l'étude dans ses ouvrages cités plus avant. Si nous en résumons sommairement les grandes lignes, rappelons qu'autorité et société ont d'abord été totalement confondues, au cours des époques où la source du fonctionnement psychique était avant tout « exogène », enracinée à l'extérieur de l'individu, inscrite dans son milieu d'appartenance, groupe, tribu, territoire. Il a fallu la naissance de l'individu et son autonomisation progressive (que Mendel avec d'autres situe vers le XIV^e et XV^e siècles) pour que le psychisme soit ressenti comme une réalité interne (« endogène ») : « *Cet homme nouveau commence à devenir un individu au plan psychologique, c'est-à-dire une unité en lui-même.(...) L'individu prend conscience de ce qui se passe en lui et, dans le même mouvement, il juge de ce qui se joue autour de lui non plus selon la tradition mais d'après des critères personnels* »⁸.

L'organisation pyramidale de notre type de société, patriarcale jusqu'à une époque récente - du Dieu tout puissant des religions au roi, au chef et aux pères - a maintenu l'autorité comme ciment social indiscuté, inscrit de ce fait au cœur des rapports éducatifs, familiaux et scolaires. La forme de l'autorité de type patriarcal constituait encore au début du XX^e siècle un repère solide, fait de limites, de raison, de relative justice : « sévère mais juste » choisissaient les enfants et les adolescents au cours d'une enquête nationale sur « L'image du maître » au début des années 1960⁹.

D'autres bouleversements de différents ordres – dont le changement du statut social des femmes après la guerre de 14-18, les révolutions industrielles puis technologiques qui ont privé les « pères » du savoir d'abord lié à l'expérience, parmi d'autres et nombreuses causes – se sont cumulés pour aboutir à la fin de la société patriarcale, profondément organisée par et sur l'autorité, fin progressive et, pourrait-on dire, officiellement déclarée par la crise de « mai 68 ».

Depuis la fin des années 1960, d'autres changements sont encore intervenus - « *la crise des identifications, la laïcisation de la société, la dissolution des liens sociaux fondés sur la tradition, la montée du narcissisme individuel qui sert de cuirasse contre la peur de l'angoisse d'abandon* ¹⁰ » - changements qui ont progressivement modifié le contenu de l'autorité. « Il ne s'agit plus de la manipulation de la culpabilité » poursuit Mendel « mais de l'imposition par la force d'une contrainte. Quand on parle de restaurer l'autorité à l'école, on ne pense plus à une mise sous influence psychologique de l'élève par l'enseignant mais au resserrement de la discipline dans l'établissement, voire à la mise à l'écart des éléments perturbateurs dans des lieux spécialement créés à cet effet ».

Ceci conduit à la situation actuelle, dont Mendel a dénoncé les risques depuis ses premiers articles : si nous ne travaillons à combler le vide laissé par l'ancienne et « bonne » autorité (de type paternel, compatible avec la société patriarcale) par l'invention de nouveaux cadres propres à développer la socialisation actuelle des enfants et des adolescents, nous allons vers une régression « du paternel au maternel ». Régression non pas du côté de la « bonne » mère mais, dans un contexte de déconstruction des valeurs du passé, vers celui de la « mauvaise mère archaïque », arbitraire et toute puissante, dans un climat de soumission fusionnelle comme en proposent les sectes et autres gourous, ou, face au désarroi global, comme réponse

⁸ Gérard MENDEL, De Faust à Ubu, op. cit.

⁹ Claire RUEFF-ESCOUBES, « L'image du maître », Revue Enfance, Avril-Septembre 1966

¹⁰ Gérard MENDEL, Le vouloir de création, op.cit. p. 62.

portée par certain « homme fort » pour prix de notre sécurité. Sur quelles bases peuvent se construire ces nouveaux cadres éducatifs ?

Sans chercher le paradoxe, on peut considérer que la diminution de l'autorité traditionnelle a eu certains effets positifs. En effet, d'une part et parallèlement aux modifications sociales, se développait la personnalité individuelle, mieux formée et mieux éduquée avec, entre autres facteurs, l'avènement de la psychanalyse et de la psychologie de l'enfant, ce grand inconnu du XIX^e siècle.

D'autre part, on observe que la position parentale sécurisante devient en fait... infantilisante, si elle se prolonge au-delà des besoins réels de l'enfant. La diminution voire la perte de cette forme d'encadrement a ainsi permis que s'y substitue un gain de développement des capacités des enfants, dont tous s'accordent à remarquer la qualité de l'éveil, la rapidité d'assimilation d'informations multiples, l'accès à une forme d'autonomie. Les enfants et les adolescents d'aujourd'hui sont ainsi conduits à s'appuyer davantage sur leurs propres ressources, ressources souvent sous-estimées par les adultes faute d'un contexte où elles puissent s'exprimer pleinement. Mais il faut ajouter ceci: ces capacités sont actuellement obérées par une maturité affective et surtout sociale insuffisantes, du fait, entre autres causes, qu'elles s'exercent « en roue libre » dans et par un contexte de très fort individualisme, sous le sceau de certaines valeurs sociales dominantes que sont entre autres la compétition, l'élitisme, le chacun pour soi. C'est donc à partir d'un terreau différent, propre à renforcer une socialisation de nature démocratique, que peuvent être palliés ces inachèvements.

C'est pour répondre à cette préoccupation, à l'instar d'autres propositions de responsabilisation des jeunes scolarisés, que fut créé pour l'école l'une des méthodes spécifiques de la sociopsychanalyse, le « dispositif d'expression collective des élèves d'une classe sur leur vie scolaire » (DECE) dans un lien médiatisé avec l'équipe de ses enseignants. C'est à partir de ce cadre qui donne une place centrale aux échanges entre pairs – ici les élèves - que naquit le concept de « socialisation non-identificatoire », sur lequel nous revenons dans ce chapitre.

Autorité et démocratie.

Pour Gérard Mendel, l'autorité serait le contrepoint permanent de la démocratie. Entre elles, une contradiction non assumée : « ... *Le propre de l'autorité consiste à occulter les contradictions, les injustices, les inégalités. Les dominations deviennent, dans les différences qu'elles inscrivent, des fatalités décidées de toute éternité par Dieu ou par la nature. Attenter à ces fatalités, c'est remettre en cause l'ordre du monde. (...) Il s'agit d'une soumission quasi réflexe, inscrite dans le corps, le langage, les institutions, et sans que le sujet soumis dispose même de la représentation qu'il s'agit là de soumission. (...) La puissance du système est donc considérable pour assurer le lien social. (...) Aujourd'hui, à l'heure où la régulation par l'autorité a perdu une grande partie de sa force, un phénomène massif apparaît : la contradiction s'est étendue à peu près partout dans notre monde en transformation permanente. Or la réflexion piétine –et la pratique plus encore- à imaginer, à expérimenter des modes nouveaux de régulation des conflits qui seraient non autoritaires.(...) La crise actuelle du lien social me paraît être principalement une crise de la démocratie.»¹¹*

Remarquons deux points. Le premier est qu'autorité et égalité sont par nature antinomiques : l'inégalité entre les personnes ou groupes sociaux est une des conditions de l'exercice « réussi » de l'autorité : un grand et un petit, sur le modèle de l'enfant et de ses parents. Le deuxième c'est le renforcement de l'inégalité par l'individualisation des partenaires: un élève devant son

¹¹ Gérard MENDEL, Une histoire de l'autorité, permanence et variations, op.cit.

professeur, un employé devant son patron, un malade devant son médecin ; l'inégalité statutaire ne peut que faire revivre l'inégalité princeps, celle de l'enfant dans son rapport à ses parents.

Ce double fait conduit ainsi à penser un véritable changement de registre : au registre familial, l'autorité - ou plus précisément, pour Mendel, la fermeté -, au registre social, la démocratie, avec sa préoccupation égalitaire. La persistance du recours à l'autorité dans les rapports sociaux - et aujourd'hui le recours à son nouveau visage, la répression - signe la défaillance des rapports de type démocratique entre les individus. L'une des conséquences directe de ce constat devrait conduire à l'attention portée aux premiers apprentissages des rapports proprement sociaux tels qu'ils se jouent à l'école. C'est à partir de cette formation commune à tous et qui devrait accompagner toute la scolarité des enfants et des adolescents, que se modifieront les formes actuelles des relations sociales, aujourd'hui de plus en plus...désocialisées, c'est-à-dire de plus en plus individualisées en même temps que violentes autant qu'indifférentes à autrui, pour de plus en plus de personnes.

Le rôle des parents est bien évidemment premier dans l'éducation au vivre ensemble. C'est là que devrait se faire, via, une forme d'autorité assumée et limitée, la socialisation primaire : la propreté, la politesse, le respect d'autrui, le partage. Mais ce rôle dépend beaucoup de la qualité de la socialisation des parents eux-mêmes, c'est-à-dire de leur insertion réussie dans le corps social global. Les échecs l'emportent ici souvent sur cette nécessaire réussite, de sorte que bien souvent les bases de la socialisation primaire ne sont plus posées, comme le constatent les enseignants de l'école maternelle. L'inégalité est ici telle entre les familles que d'une part ce sont d'abord par des mesures politiques - en particulier concernant le chômage et l'intégration des populations immigrées - qu'interviendront les changements nécessaires. D'autre part et du fait de cette inégalité, c'est de plus en plus dans et par l'école -qui elle, est (ou devrait être) là pour tous, et la même pour tous- que va se faire l'apprentissage de la socialisation, primaire et surtout secondaire : l'acceptation des différences, le développement de la tolérance, la gestion des conflits, l'objectivation du réel, la coopération et la solidarité, entre autres valeurs.

Nous sommes conscients de l'extrême simplification de cette présentation du phénomène Autorité. Gérard Mendel en a fait un des axes privilégiés de sa recherche en conjuguant les trois approches de la psychanalyse, de la sociologie, de l'anthropologie générale, recherche poursuivie au travers de l'ensemble de son œuvre, et confrontée à l'épreuve de la clinique institutionnelle. Seules en sont rappelées ici les grandes lignes.